

# Des idées pour agir

Autor(en): **Moreau, Thérèse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **75 (1987)**

Heft [6-7]

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278348>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Des idées pour agir

Femmes dans un monde d'hommes, victimes, humiliées, bafouées, éternelles marcheuses, pétitionnaires, vaincues, sans cesse flouées par l'organisation politique et la société, telle est l'image que nous avons trop souvent des féministes du temps jadis, comme des femmes d'aujourd'hui. Combien de réunions n'avons-nous pas eues pour nous lamenter sur cette quasi-impossibilité historique des femmes à faire bouger le monde ? C'est pourquoi le symposium des femmes commémorant Tchernobyl et la « mort » du Rhin m'a paru différent dès la lecture du programme. Nous n'étions pas invité-e-s à pleurer ni à protester mais à prendre part au processus de changement.

« Ce symposium, disait le prospectus, se veut une étape significative dans un processus engagé depuis longtemps : celui de la pensée et de l'action critique des femmes. Une étape placée sous le signe de la rencontre, de l'échange, de la transmission de nos idées au public et de l'engagement commun pour une application de nos idées à tous les échelons de la politique. » Et ce programme a été rempli !

Fait symbolique ? Le printemps était en avance à Bâle, la nature était en fête ; il faisait beau et chaud et d'aimables contrôleurs indiquaient à chacun-e quel bus prendre pour se rendre à sa destination. Nous partîmes donc à 3 pour le gymnase Bäumlihoff et nous arrivâmes 500 (chiffre des inscrit-e-s officiel, mais en-dessous de la réalité).

C'était la sortie des élèves, et quelques hommes et femmes s'affairaient à préparer la réunion : immenses paniers d'osier remplis de bananes du Nicaragua, de pommes du pays, tables de livres (uniquement en allemand, malheureusement pour celles qui, comme moi, ne maîtrisent pas cette langue) — toutes choses qui différencient une réunion organisée par des femmes des colloques académi-masculins où chacun-e prétend ne plus avoir de corps et pouvoir écouter ou parler indéfiniment dans un auditoire triste et nu, sans se restaurer... ni aller aux toilettes.

Après avoir dîné « frugalement », nous nous préparâmes toutes à aller sagement écouter Mme Marguerite Papandreou lorsque les organisatrices nous ont demandé d'ouvrir le symposium par une danse grecque. Nous tenant par la main, nous avons formé une immense ronde. J'ai songé au poème... si toutes les femmes du monde



Le programme du symposium en italien et en français. Les Tessinoises ont fait le voyage de Bâle.

voulaient se donner la main, cela ferait une ronde autour du monde, mais aussi un autre rapport à la vie, aux êtres humains, à notre planète. Il y avait, en effet, à Bâle, dans cette ronde comme dans tout le symposium, une chaleur, une sororité affectueuse qui me rappelait les débuts de mon engagement féministe aux Etats-Unis quand toutes nous croyions au slogan : « Sisterhood is powerful. » En dansant, j'ai pensé à Berenice, à Maxine, à Cynthia, à toutes celles avec qui j'avais travaillé pour la création d'un programme de « Women's Studies », d'un centre pour femmes battues ; à celles qui m'avaient soutenue de leur amitié active quand j'écrivais une thèse « féministe » dans une université machiste. Oui, ce week-end-là, un autre vent soufflait sur la Suisse, l'utopie était faisable, les idées, les actes ne faisaient pas peur, la solidarité féminine n'était pas un vain mot.

Aucune ne craignait de déplaire, — tout entière qu'elle était à discuter, à réfléchir, à vouloir aller de l'avant vers une société égalitaire, juste et pacifique. Le désir de communication prenait le pas sur les autres et des traducteurs-traductrices permettaient de suivre les assemblées plénières dans les trois langues nationales. L'atelier auquel j'ai participé reflétait bien cet état d'esprit. Plusieurs Alémaniques sont venues nous rejoindre pour parler français ; l'organisateur était là pour aider au

travail mais la hiérarchie n'existait pas. Nous étions d'horizons différents (Suisse, Pologne, Grande-Bretagne, France), de philosophies diverses, d'un féminisme plus ou moins militant, mais l'harmonie a régné grâce à la volonté de chacun-e de ne pas écraser l'autre ; nous avons travaillé pour dépasser les constatations et aller vers des propositions concrètes et un engagement personnel. J'ai trouvé les mêmes désirs dans le « parlement » où la volonté de conciliation et d'unanimité n'a empêché ni

la diversité des opinions ni la passion des oratrices. Et pour la première fois depuis mon arrivée en Suisse, j'ai passé une partie de la nuit à refaire le monde. Qu'Ursula en soit ici remerciée, elle qui avec l'hospitalité, m'a fait partager sa vision du spectacle d'Erika Ackerman et découvert Bâle et le Rhin la nuit.

J'ai eu l'impression d'être enfin à ma place, de participer à des travaux, à la création théorique et utopique nécessaires à l'avance féministe et pourtant peu pratiqués dans les organisations auxquelles j'appartenais. La réflexion ici menait à l'action, à la volonté de changer le monde. J'en veux pour preuve la fondation pour la gén-éthique, celle de la paix, les nombreuses volontaires pour le comité de liaison comme pour chaque projet proposé, en particulier celui des questionnaires aux candidat-e-s fédéral-e-s, les utopies sur le travail — semaine de 30 heures, abolition des différences entre travail rémunéré ou non, aimé ou non, socialement prisé ou non, garantie des droits fondamentaux —, l'appel à la solidarité et au courage de toutes les femmes afin qu'elles défendent leurs droits, le refus du langage sexiste. Toutes les oratrices ont favorisé le féminin : refusant la règle qui veut qu'un masculin prévale sur cent féminins, elles ont toutes employé, par exemple, « chères femmes » en spécifiant que cela incluait les quelques hommes présents. Ceux-ci ont, je pense, dû sentir le poids d'un langage qui exclut la moitié de l'humanité.

Une ère nouvelle avait donc commencé...

Ce n'est qu'en écrivant ces lignes que je m'aperçois de mon ignorance ou plutôt de ma perte (inconsciente) de mémoire, de mon ingratitude envers les femmes du passé. La nouveauté n'est pas dans la construction d'utopie mais que celle-ci ait lieu en l'absence de révolution (à moins que cela aussi ne soit qu'un mirage dû à mon ignorance). En 1789, les participantes aux clubs de femmes avaient fait davantage que se plaindre, elles avaient écrit de nouvelles constitutions, créé de nouveaux droits, un nouveau langage. 1848 avait été pour les femmes l'ère de l'autogestion — réinventée en 1968 par des hommes — ;

elles avaient organisé des coopératives de production autogérées, permis l'élection de déléguées nommées par les ouvrières des ateliers nationaux auprès de la Commission Centrale du Travail. **La Voix des Femmes**, journal féministe créé en 1848, avait fait changer les conditions du travail féminin grâce à l'immense travail de ses enquêtrices ; sa directrice avait harcelé le gouvernement français en faveur de l'éducation des femmes, créant des cours publics pour remédier à la carence de l'Etat. Mais de toutes celles-ci l'histoire officielle ne parle pas, pas plus que d'Alexandra Kol-

lontai, de Mother Jones fondatrice du syndicalisme américain, ou, d'Emilie Gourd. Nous renouions donc avec les féministes, les femmes d'action du passé.

Nous nous sommes donné rendez-vous, plus nombreuses/-eux encore, le dernier week-end d'avril 1988, afin de faire le bilan des actions menées et de planifier les nouvelles. Le prochain rendez-vous nous apprendra si nous avons su retenir les leçons du passé et avancer vers ce futur au féminin auquel personnellement j'aspire.

Thérèse Moreau

## Environ avant qu'il ne

*Le rapport récemment publié par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement tranche avec le ronron habituel et nous place sans complaisance en face de nos responsabilités.*

Il est trop facile d'écarter comme utopique toute proposition de changement de la société. Thomas More, il est vrai, pouvait laisser courir son imagination nourrie d'humanisme lorsqu'il décrivait son île heureuse d'Utopie — « L'île de nul le part » — pour répandre ses idées, mais c'était aussi un homme d'Etat expérimenté, et il connaissait le poids des institutions et des égoïsmes. Le rapport « Notre avenir à tous »\* qui vient d'être publié sous l'égide des Nations Unies anticipe un futur réalisable, si nous le voulons.

Ce rapport est le fruit de trois ans de travail intensif d'une commission présidée par Mme Gro Harlem Brundtland, ancienne ministre de l'environnement et premier ministre de Norvège. Son mandat était de « réexaminer les problèmes critiques qui se posent à l'environnement et au développement » et de formuler des propositions d'accord innovatrices, concrètes et réalistes ».

La commission y ajoute la nécessité de « susciter une prise de conscience de l'opinion publique mondiale. »

La commission est indépendante, financée par des contributions volontaires dont une de la Suisse — composée de 17 personnalités choisies par la présidente pour leurs

### *Le développement durable*

*Le développement durable, c'est autre chose qu'une simple croissance. Il faut modifier le contenu de cette croissance, faire en sorte qu'elle englutisse moins de matières premières et d'énergie, que ses fruits soient répartis plus équitablement.*

## Ni gagnantes, ni perdantes : solidaires

Plus de féminisme sans écologie : c'est le résultat de mes réflexions après deux jours de « bain féministe bâlois » sous le titre : « Vers un futur au féminin : nous avons réfléchi, nous avons eu des idées, nous voulons agir. »

Aujourd'hui, après Tchernobyl et Tchernobâle, on ne réunit plus 500 femmes pour discuter un samedi et un dimanche uniquement sur l'avortement, l'égalité, les nouvelles technologies... Non. Il faut prendre en compte la perspective écologique. On ne peut plus ignorer le sentiment de ras-le-bol envers une société qui pollue, qui bétonne, qui appauvrit le Tiers-Monde, qui pratique une course effrénée aux armements. La révolte se fait jour contre une politique menée en majorité par des hommes. Les femmes veulent autre chose, sortir des sentiers battus. Et elles commencent tout de suite avec des détails de la vie quotidienne avant de vibrer à l'unisson pour l'utopie !

### D'où venait l'ananas ?

Par exemple, pour vivre cette écologie à la mode féministe durant le symposium, pas de gobelets en plastique ou en carton. Chacune devait apporter son verre ou acheter un pot en céramique qu'elle gardait et qui lui servait de récipient. Sous ce ravissant pot on lisait, gravé dans la terre : « Frauenaufbruch 1987 ». Autre exemple, un épisode qui, à mon avis n'aurait jamais pu se produire en Suisse romande. Le samedi soir, un excellent repas servi sur assiette comportait du riz avec une tranche d'ananas et une cuisse de poulet. Au bout d'une demi-heure une femme s'empara du micro pour critiquer

le riz qui n'était pas complet, la tranche d'ananas qui parvenait sans doute de fruits cueillis par des femmes sous-payées... C'était dit gentiment. Les applaudissements qui ont suivi me résonnent encore dans les oreilles. Ce sont des détails... peut-être. Mais j'ai senti chez ces femmes de 30 à 40 ans une volonté de changer le monde, de rompre avec le présent, sentiments qui m'ont touchée.

Ce n'était pas comme dans un grand congrès de parti politique où un groupe veut faire passer une résolution, où l'on discute et, au vote final, on gagne ou on perd.

Pas de tels enjeux au symposium de Bâle. Pas du tout. Mais une équipe composée de « Femmes pour la Paix », de membres des « Droits de la Femme », une conseillère nationale socialiste etc., qui ont su faire vivre la solidarité.

Dans les conclusions générales le dernier jour, j'ai aimé l'idée de la redéfinition du travail, terme qui doit désigner toute activité contribuant à une société plus égalitaire. Pourquoi, en effet distinguer le travail payé et le travail non payé ? La durée du travail et les loisirs ? Bref, des notions que les femmes connaissent bien puisque c'est leur vie.

Mais je dois avouer que j'ai été très déçue des conclusions auxquelles sont arrivés les trois groupes de travail qui étudiaient la « gén-éthique ». C'est tout juste si la conclusion finale ne disait pas oui et amen au pape ! L'écologie féministe en retournant aux sources n'est pas toujours libératrice.

Bref, ces journées ont compté pour moi non pas tant pour ce que j'y ai appris, mais pour l'atmosphère que j'y ai respirée et pour la solidarité dont je me sens encore imprégnée. N'est-ce pas là l'essentiel ?

Jacqueline Berenstein-Wavre